

II.

Liste des mois babyloniens¹.

NOMS BABYLONIENS. MOIS.	NOMS HÉBREUX.	MOIS CORRESPONDANTS ²
1er. Ni-sa-an-nu.....	Nisan.....	mars et avril.
2. Ai-ru.....	Iyar ou ziv.....	avril et mai.
3. Si-ma-nu.....	Sivan ou Siban.....	mai et juin.
4. Du-(')-u-zu.....	Thammouz.....	juin et juillet.
5. A-bu.....	Ab.....	juillet et août.
6. U-lu-lu.....	Élul.....	août et septembre.
7. Taš (ou Tiš)-ri-tu.	Tischri ou Éthanim.	septembre et octobre.
8. A-ra-aḥ-sam-na.	Bul ou Marcheschvan	octobre et novembre.
9. Ki-si (ou is)-limu.	Casleu.....	novembre et décembre.
10. Té-bi-tum ou Té- bi-é-tu.....	Tébeth.....	décembre et janvier.
11. Ša-ba-ṭu.....	Sabath.....	janvier et février.
12. Ad-da-ru.....	Adar.....	février et mars.

Ar-ḥu maḥ-ru sa-Addari (Ve-adar), mois intercalaire. — Il y avait un second mois intercalaire appelé Ululu šanû, « second Élul ».

¹ Nous ajoutons ici la liste des mois babyloniens qui sont nommés plusieurs fois dans la *Chronique babylonienne* et dans les autres documents cunéiformes que nous avons cités.

² Les mois babyloniens et hébreux ne correspondaient pas exactement à nos mois, mais en partie aux mois dont les noms sont ici indiqués, c'est-à-dire à la fin du mois nommé en premier lieu et au commencement du mois nommé en second lieu.

APPENDICE II

LE LIVRE D'ESTHER

(Voir page 603.)

Le livre d'Esther est le seul livre de l'Écriture qui ait été rédigé en Perse, sous l'empire des Achéménides¹. Il a, par suite, une physionomie à part. Il porte les traces les plus caractéristiques et les plus nombreuses de son lieu d'origine. Toutes ses pages sont remplies d'allusions aux mœurs, aux us et coutumes de la cour des grands rois, et l'auteur, en entrant dans les plus minutieux détails, nous fournit, comme sans s'en douter, le moyen de contrôler l'exactitude de ses dires, maintenant surtout que la Perse, et en particulier Suse, nous sont bien connues par les travaux des explorateurs et des savants contemporains.

Les historiens et les poètes de l'ancienne Grèce s'étaient beaucoup occupés de la Perse des Achéménides, à cause de la lutte héroïque que leur vaillant petit pays avait soutenue avec succès contre l'immense puissance des grands rois et, par leurs écrits, nous connaissions depuis longtemps une foule d'usages persans et susiens qui confirmaient de nombreux passages du récit d'Esther. Cependant, ils n'expliquaient pas tout et, faute de renseignements, plusieurs erreurs d'interprétation avaient acquis en quelque sorte droit de cité dans l'exégèse de ce livre de l'Écriture. Déjà les Sep-

¹ Quelques chapitres de Daniel ont pu être écrits en Perse ou en Susiane, mais Esther est le seul livre qui ait été composé en entier dans ce pays.

tante s'étaient trompés sur la personnalité d'Assuérus, et en avaient fait Artaxerxès. Tous les commentateurs s'étaient également trompés sur la nationalité d'Aman.

L'assyriologie a complété sur quelques points les lacunes des classiques grecs et rectifié une partie au moins des erreurs courantes. Les rois perses, à leur tour, nous ont fourni leur contingent de documents. Après avoir vaincu Babylone et la Chaldée, ils en avaient adopté l'écriture et les arts : ils nous ont laissé de grandes inscriptions monumentales gravées en caractères cunéiformes et écrites en perse, en assyrien et en susien sur les rochers de diverses parties de leur empire. Elles nous racontent, à la façon des rois ninivites, des faits notables de l'histoire des Achéménides et nous éclairent sur divers événements plus ou moins ignorés, sur divers usages plus ou moins mal connus¹. Des cylindres² et d'autres monuments complètent, à plusieurs égards, les renseignements fournis par les monuments rupestres.

Cependant les lieux mêmes où avaient vécu Assuérus, Esther et Mardochee ne nous étaient guère connus jusqu'à présent que de nom. Les événements racontés dans le livre d'Esther se sont passés dans l'Acropole de Suse. Or, les rois

¹ Les inscriptions des rois de Perse ont été publiées par Chr. Lassen, *Die altpersischen Keil-Inschriften von Persepolis*, in-8°, Bonn, 1836; Fr. Spiegel, *Die altpersischen Keilinschriften im Grundtext mit Uebersetzung*, in-8°, Leipzig, 1862; Kossowicz, *Inscriptiones palæopersicæ*, in-8°, Saint-Petersbourg, 1873; J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, in-8°, Paris, 1879, p. 110-232; F. H. Weissbach, *Die Achämenideninschriften zweiter Art*, in-4°, Leipzig, 1890, p. 60-85 (t. ix de l'*Assyrische Bibliothek*); le t. II de la même Bibliothèque contient *Die Achämeniden-Inschriften, Transcription des babylonischen Textes*, von C. Bezold, in-4°, Leipzig, 1882; F. H. Weissbach et W. Bang, *Die altpersischen Keilinschriften*, in-4°, Leipzig, 1893 (t. x de l'*Assyrische Bibliothek*).

² Voir par exemple les cylindres perses publiés par M. de Clercq et J. Ménant, *Collection de Clercq*, t. I, in-f°, 1888, nos 375-385, p. 206-212, et la collection réunie au Musée du Louvre par M. Dieulafoy.

d'Assyrie nous parlaient, il est vrai, dans leurs annales, de la capitale de la Susiane et de leurs guerres contre ce pays; Assurbanipal nous a même laissé un bas-relief où est représentée la ville de Suse¹; mais ce bas-relief n'est pas un plan, et les détails de la topographie locale demeuraient toujours inconnus pour nous.

Aujourd'hui il n'en est plus de même, grâce à M. et à M^{me} Dieulafoy : ils ont fait sur place, en 1884-1886, des fouilles importantes qui ont été dirigées avec la plus grande habileté et qui ont été couronnées d'un plein succès. Elles jettent sur l'histoire de la jeune Juive, devenue reine de Perse, la plus vive lumière.

Les palais dont les explorateurs français ont exhumé les restes et reconstitué le plan ne sont pas, sans doute, complètement les mêmes qui ont été habités par Esther et son royal époux. Ceux-ci avaient été construits par Darius et ils furent brûlés² sous le règne d'Artaxerxès I^{er}, tandis que ceux dont les ruines ont été retrouvées avaient été rebâties par Artaxerxès II Mnémon³. Mais ce dernier ne les avait probable-

¹ Voir plus haut, p. 314. Cf. M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 141, la description du bas-relief.

² Vers 440 avant J.-C. Voir M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 279, note 2.

³ C'est ce que nous apprend une inscription trilingue d'Artaxerxès II Mnémon, trouvée à Suse, publiée et traduite, sous le n° 18, par M. J. Oppert, *Le peuple et la langue des Mèdes*, in-8°, Paris, 1879, p. 229-230. En voici la traduction : « Dit le roi Artaxerxès, grand roi, roi des rois, roi des pays, roi de cette terre, fils du roi Darius, fils du roi Artaxerxès; d'Artaxerxès, fils du roi Xerxès; de Xerxès, fils du roi Darius; de Darius, fils d'Hystaspe, Achéménide. Ce palais (*apadāna*), Darius mon trisaïeul le fit; plus tard, du temps d'Artaxerxès, mon grand-père, il fut brûlé par le feu. Par la grâce d'Ormazd, d'Anahita et de Mithra, j'ai ordonné de reconstruire ce palais. Qu'Ormazd, Anahita et Mithra me protègent contre tout mal, moi et ce que j'ai fait, qu'ils ne l'attaquent pas, qu'ils ne le détruisent pas. » — Hérodote, v, 53, avait donc raison d'appeler les palais de Suse τὰ βασιλῆα τὰ Μερώνια. Voir Hérodote, édit.

ment que relevés et restaurés ; ils occupaient la même place et leur disposition était semblable¹ : le descendant d'Assuérus avait rétabli les édifices de l'Acropole à peu près tels qu'ils avaient été sous ses prédécesseurs².

La restitution de la topographie de l'Acropole susienne est d'autant plus importante qu'il n'y a, dans la Bible, aucun livre qui décrive les lieux où se passent les événements dont il parle avec des détails aussi précis et aussi circonstanciés que le livre d'Esther. Nous lisons, par exemple, au commencement du chapitre v, lorsque la reine va se présenter au roi Assuérus pour tenter de sauver son peuple : « Esther, s'étant revêtue de ses habits royaux, s'arrêta dans la cour intérieure de la maison du roi, vis-à-vis de la maison du

Baehr, t. III, 1834, note, p. 86. Nous ignorons cependant jusqu'à quel point les constructions de Darius avaient été détruites, mais il est probable qu'Artaxerxès restaura seulement les parties endommagées par l'incendie. Son inscription peut très bien s'entendre dans ce sens et cette interprétation est même la plus naturelle. Voir la note 2 ci-dessous. — M. Dieulafoy a trouvé dans le corps des murs de l'*apadâna* d'Artaxerxès II des matériaux qui avaient été déjà utilisés par Darius. *L'Acropole de Suse*, p. 191.

¹ La description du livre d'Esther concorde si exactement avec le résultat des fouilles de M. Dieulafoy qu'il en conclut que « c'est l'œuvre d'un Juif élamite, d'un Juif ayant vu et parcouru le palais d'Artaxerxès Mnémon. » *L'Acropole de Suse*, p. 358. Voir aussi, p. 382, 383 et 386.

² « Je ne puis affirmer, dit M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 388, que le nouvel *apadâna*... ait été rebâti sur les ruines de la salle incendiée ; à certains indices je croirais même le contraire ». Cependant, comme nous l'avons remarqué, note 3, p. 623, l'inscription d'Artaxerxès II ne dit point qu'il a rebâti le palais de Darius de fond en comble. Les rois d'Assyrie, lorsqu'ils reconstruisent entièrement un ancien édifice, ont soin de dire qu'ils l'ont relevé « depuis les fondements. » Ici nous n'avons rien de semblable. Les expressions d'Artaxerxès : « Cet *apadâna*, Darius, mon aïeul, le bâtit », signifient même, dans leur sens naturel, que le palais d'Artaxerxès est le même, pour l'essentiel, que celui de Darius. Voir F. H. Weissbach et W. Bang, *Die altpersischen Keilinschriften*, p. 44-45 ; F. H. Weissbach, *Die Achämenideninschriften zweiter Art*, p. 84-85.

roi, et le roi était assis sur le trône de sa royauté, dans la maison de la royauté, vis-à-vis de la porte de la maison¹. » Dans tous le cours du livre, nous avons des descriptions analogues, toutes également précises.

Où était cette maison du roi, cette cour intérieure, ce trône de la royauté ? Lorsque les lieux où s'étaient passés les faits racontés par l'écrivain hébreu nous étaient inconnus, tous ces détails topographiques étaient pour nous fort obscurs. Mais maintenant que nous pouvons les localiser et les suivre sur un plan, tout devient clair et net. Les fouilles de M. Dieulafoy ont ainsi rendu le plus grand service à l'exégèse du livre d'Esther, de même que l'assyriologie a servi, comme nous l'avons remarqué, à en éclaircir et expliquer plusieurs points importants. Nous allons tâcher de mettre à profit toutes ces découvertes nouvelles dans les pages qui suivent. Elles démontrent que l'historien israélite connaissait très exactement le milieu dans lequel a vécu Esther.

Tout d'abord nous devons décrire les lieux où se passe la scène, *'ir Šūšan* et *Šūšan hab-birâh*², « la ville et la forteresse ou Acropole de Suse. »

¹ Esther, v, 1. Cf. vi, 4. Voir le plan, Figure 40, p. 629, pour se rendre compte de cette description.

² Dans le texte hébreu, Esther, i, 2, 5 ; ii, 3, 5, 8 ; iii, 15 ; viii, 14 ; ix, 6, 11, 12, il est toujours question de *Šūšan hab-birâh*, « la forteresse », et non « la ville » de Suse. Saint Jérôme, qui ne connaissait pas les lieux, a traduit *birâh* par *civitas*, mais la « ville » proprement dite de Suse paraît être appelée « Suse » tout court dans Esther, iv, 8, 16 ; ix, 13, 14, 15, 18. Au §. 15 du ch. viii, le texte hébreu distingue expressément *'ir Šūšan*, « la ville de Suse », de la *birâh*, puisque Mardochée, au moment de son triomphe, sort de la présence du roi, c'est-à-dire de la *birâh*, pour aller dans la ville. — *Birâh* est un mot que les Juifs empruntèrent aux Perses et qui ne se trouve par suite employé que dans les livres écrits sous la domination perse. Daniel, viii, 2, et Néhémie (II Esd.), ii, 1, s'en servent pour désigner l'Acropole de Suse et la

I.

Description de l'Acropole de Suse.

Suse, une des plus anciennes villes du monde, était située sur le Choaspe¹, affluent oriental du Tigre, dans une immense plaine d'alluvion. Après avoir été une des capitales de la Perse sous la domination des Achéménides², elle déclina peu à peu, à la suite de la conquête d'Alexandre le Grand, et elle paraît avoir été définitivement délaissée vers le douzième siècle de notre ère. Elle comprenait la cité proprement dite, où habitait le peuple, et l'Acropole, *hab-birâh*, qui était la résidence royale. De la cité, il ne reste que des ondulations de terrain à peine sensibles. Les édifices qui couvraient l'Acropole sont cachés et ensevelis sous trois monticules de terre, et c'est dans cette sorte de tombeau

la Vulgate traduit *castrum*, de même que I Esd., vi, 2, où l'auteur sacré parle de l'Acropole d'Ecbatane. Par assimilation, les livres des Paralipomènes, écrits à l'époque perse, donnent le nom de *birâh*, I Par., xxix, 1, 19, au temple de Jérusalem, qui est le palais de Dieu et comme sa citadelle. — Le mot *virtu* = *birâh*, « forteresse, » était usité en assyrien, Frd. Delitzsch, *The Hebrew Language viewed in the Light of Assyrian Research*, in-8°, Londres, 1883, p. 22-23, mais l'auteur d'Esther, celui d'Esdras et celui de Néhémie, semblent bien avoir emprunté cette expression aux Perses, non aux Assyriens.

¹ Le bas-relief d'Assurbanipal qui représente Suse nous la montre arrosée par le Choaspe, défendue par de fortes murailles et de hautes tours. Elle est entourée de nombreux palmiers couverts de dattes. — Les rois de Perse ne buvaient que de l'eau du Choaspe, qu'ils faisaient porter avec eux. Ctésias, *De reb. Persic.*, xxi-xxiii, 49, édit. Didot, p. 77-78.

² Suse était la résidence d'hiver des rois de Perse. En été la chaleur la rend inhabitable. M. Dieulafoy y a constaté au soleil, au milieu de juin, une température de 72 degrés centigrades, et elle monte encore plus haut aux mois de juillet et d'août, *L'Acropole de Suse*, p. 119.

que les explorateurs français sont allés rechercher ses restes¹.

La superficie de l'Acropole de Suse était considérable : elle mesurait cent vingt-trois hectares, à partir des parements extérieurs des murailles. Les Achéménides en avaient fait une forteresse formidable. Les ouvrages défensifs couvraient un dixième de son étendue. Elle était complètement séparée de la ville ; un pont, qui débouchait sur une place de Suse, la mettait en communication avec elle. Ce pont² était situé au sud de l'Acropole, à l'entrée du donjon qui défendait, à l'angle sud-est, l'habitation royale. A l'angle occidental, du côté sud, était la citadelle. Le côté oriental était occupé par les palais où le grand roi et sa cour résidaient pendant l'hiver.

Ces palais se composaient de deux groupes principaux d'appartements, enfermés chacun dans une enceinte spéciale, mais tous compris dans la large ceinture de fortes murailles qui enveloppait l'Acropole entière. C'étaient d'abord les appartements du roi, appelés aujourd'hui, en persan moderne, *biroun*, « extérieur », et ensuite les appartements exclusivement réservés aux femmes, *anderoun*, « intérieur. »

Complètement séparé des palais, s'élevait un autre édifice important, l'*apadâna* ou salle du trône.

L'*apadâna* était une immense salle hypostyle de près d'un hectare de superficie, située au nord-ouest de l'Acropole. Les portiques, les escaliers, les cours et les enceintes occupaient un terrain dix-huit fois plus considérable. Autour de la salle du trône étaient des jardins³ ou, comme on les appe-

¹ M^{me} Jane Dieulafoy, *A Suse, journal des fouilles, 1884-1886*, in-4°, Paris, 1888, p. 360-361. Voir le plan des ruines, *ibid.*, p. 87.

² M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 231, et pl. II.

³ Sur le goût des Perses pour les jardins, voir Élien, *Var. hist.*, I, 33, édit. Didot, p. 306, et les passages des auteurs anciens réunis par M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 353, note 3.

lait, « un paradis¹ ». Deux pylones séparaient les jardins d'une vaste terrasse. Enfin de la terrasse on descendait par un grand escalier à la place d'armes.

Les appartements du roi étaient complètement séparés de l'*apadāna*. Ils occupaient dans l'Acropole, à l'orient, la partie méridionale de la plate-forme rectangulaire. « Elle comprend une cour centrale limitée à l'ouest par les ouvrages fortifiés de la porte spéciale du *biroun*, au nord par des appartements en bordure sur le chemin séparatif du harem, à l'est par d'autres appartements faisant partie, comme ceux du nord, de l'habitation particulière du monarque, au sud, c'est-à-dire vis-à-vis l'entrée du harem, par une grande salle bien orientée². » A la demeure royale se rattachaient comme dépendances des pièces diverses pour la chancellerie, pour le logement des gardes, etc. On accédait à ce palais par un escalier de dimensions colossales, qui reliait directement la porte fortifiée de son enceinte particulière à la place d'armes³.

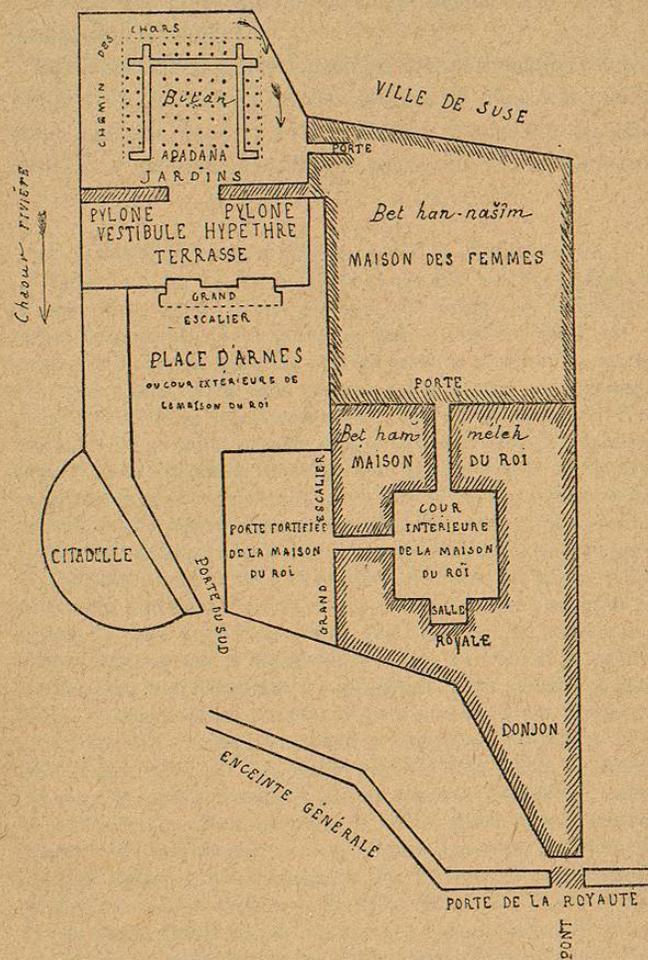
L'*anderoun* ou le harem formait comme une petite ville par son étendue, à cause du grand nombre de femmes qui l'habitaient et qui avaient leurs logements particuliers. Il était fermé et gardé comme une prison; personne ne pouvait y pénétrer, à l'exception du grand eunuque et des eunuques subalternes qu'il avait sous ses ordres. Il s'élevait au nord-est de l'Acropole, entre la salle du trône et les jardins situés au nord-ouest et le *biroun* au sud⁴, de sorte qu'il était comme

¹ Jardin planté d'arbres. L'Écriture a conservé le mot perse sous la forme *pardés*, Neh., II, 8, et les Grecs en ont fait *παράδεισος*, d'où est venu notre mot « paradis. »

² M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 381.

³ Voir le plan, Figure 40.

⁴ La séparation du palais du roi et du harem est indiquée dans le livre d'Esther, II, 16, où il est dit : « Esther fut conduite (de la maison des femmes qu'elle habitait) à la maison de la royauté (ou du roi). »



40. — Plan de l'Acropole de Suse, d'après M. M. Dieulafoy.

enveloppé par ces deux édifices et les remparts. Il y avait, à l'ouest, une porte qui donnait directement accès dans les jardins de l'*apadâna*¹.

La distinction des divers groupes d'appartements retrouvés par M. Dieulafoy dans ses fouilles de Suse est clairement marquée dans le livre d'Esther. L'*apadâna* ou salle du trône y est nommé *bithân*², le palais du roi, *bêt ham-mé-*

¹ M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 375. Cf. Esther, VII, 7-8.

² Esther, I, 5; VII, 7-8. Ce mot ne se lit que dans ces trois passages de la Bible. On lui donnait le sens générique de « palais ». A M. Dieulafoy revient l'honneur d'en avoir précisé le sens. « *Bithân*, dit-il, est un terme architectonique, répondant dans la pensée du narrateur à un monument bien spécial, utilisé dans un sens précis et des cas déterminés. Quand on a interrogé deux années durant l'âme du *Memnonium*, il est impossible de ne pas reconnaître dans le *bithân* de la Bible l'*apadâna* susien. Comme l'*apadâna*, le *bithân* était assez bien isolé des appartements affectés au souverain et aux reines pour qu'on pût y introduire sans inconvénient un nombre d'hommes considérable; comme l'*apadâna*, le *bithân*, seul de tous les édifices du palais, s'élevait au milieu d'un *paradis* [ou jardin planté d'arbres]. (Les cours intérieures des palais susiens étaient trop restreintes et closes de trop hautes murailles pour qu'on pût espérer d'y faire grandir des arbres. Tout autre était la situation de la terrasse comprise entre la façade sud de la salle du trône et les pylônes. Elle se prêtait merveilleusement à la plantation de ces *paradis* et de ces jardins suspendus qui avoisinaient toujours la demeure des grands rois, p. 353, note 3). — Comme les jardins de l'*apadâna*, les jardins du *bithân* (Esther, I, 5; VII, 7-8) étaient précédés d'un vestibule immense (Esther, I, 5) capable de contenir tous les convives [d'Assuérus]; comme les jardins de l'*apadâna*, les jardins du *bithân* étaient dans le voisinage immédiat du harem (Esther, VII, 7-8). Comme l'*apadâna*, le *bithân* était hypostyle (Esther, I, 6), fait essentiel à noter en Perse, et dallé de marbre de diverses couleurs (Esther, I, 6). Enfin, comme le *bithân*, il jouait un rôle spécial dans la vie des rois de Perse et le cérémonial de la cour achéménide. Ce sont des analogies trop étranges pour être fortuites. D'autant que les palais de Nimroud, de Khorsabad, de Pasargade, de Firouz-Abâd, de Hatra, de Ctésiphon, de Machita, de Rabbat-Ammon et d'Eivan-Kherkha, pas plus que ceux de Persépolis, qu'ils soient construits sous les Assyriens ou les Perses, sous les Achéménides, les Parthes ou les

*lek*¹ « maison du roi », ou *bê ham malkût*², « maison de la royauté », et le palais où habitent la reine et les autres épouses royales, *bêt han-našim*³, « la maison des femmes. » Tous ces palais avaient des cours (*hašer*) extérieures⁴ et des cours intérieures fermées par des murs⁵. Le *bêt han-našim* communiquait directement avec les jardins clos de l'*apadâna*⁶, afin que les femmes du harem pussent jouir, à l'abri de tous les regards, du grand air et de la fraîcheur⁷.

Quant à l'*apadâna* ou *bitan*, il se distinguait particulière-

Sassanides, ne répondent pas dans leur ensemble à la description, faite par la Bible, du palais [d'Assuérus]. » M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 376.

¹ Esther, II, 13; V, 1; VI, 4; IX, 4. Dans Esther, II, 8, 9 et 13, *bêt ham-mélek* semble désigner d'une manière générale les palais de l'Acropole, en y comprenant les habitations des femmes.

² Esther, I, 9; II, 16; V, 1. M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 381-382, croit que le *bêt ham-malkût* est « une grande salle du palais... où le roi donnait ses audiences quotidiennes », comme son « cabinet de travail. » Des trois passages du livre d'Esther où se trouve nommée « la maison de la royauté », deux d'entre eux, Esther, I, 9 et V, 1, se prêtent très bien à cette explication; mais, II, 16, il s'agit de la chambre nuptiale, *cubiculum*, comme traduit saint Jérôme, non d'une salle d'audience.

³ Esther, II, 3, 9, 11, 13, 14.

⁴ Esther, II, 11.

⁵ Esther, IV, 11; V, 2; VI, 4, 5.

⁶ Esther, VII, 7.

⁷ La fidélité des descriptions de l'Acropole de Suse dans le livre d'Esther est d'autant plus remarquable que « ces divers appartements se retrouvent à Persépolis, mais sans relations directes les uns avec les autres et dans un groupement très différent. L'*apadâna* équivaut au grand hall de Xerxès ou à la salle aux cent colonnes; le *biroun*, ou maison particulière du roi, aux petits palais de Darius et d'Artaxerxès désignés en vieux perse sous le nom spécial de *Vithia*; la salle d'audience du *biroun*, aux pièces centrales de ces derniers édifices. L'anderoun rejeté tout au nord de la plate-forme, longeait la montagne. » M. Dieulafoy, *Le livre d'Esther et le palais d'Assuérus*, in-8°, Paris, 1888, p. 16-17. Cf., du même, *L'Acropole de Suse*, p. 376, et *L'art antique de la Perse*, t. II, p. 22-26.

ment par sa richesse et sa magnificence. Il était orné de colonnes de marbre blanc, *'ammûdê šês*¹ et il était dallé en marbres de diverses couleurs². Les fouilles de M. Dieulafoy ont confirmé tous ces détails. Il a retrouvé les *'ammûdê šês* et des morceaux de marbres gris et blancs qui formaient le dallage³; il a reconstitué l'*apadâna* et chacun peut voir maintenant de ses yeux cette vaste salle hypostyle dans la restitution qu'il en a faite au Musée du Louvre⁴, où l'on trouve aussi des fragments considérables des « colonnes de marbre » dont parle l'auteur sacré⁵.

Toutes les parties dont se composait l'Acropole de Suse sont toujours soigneusement distinguées dans le récit de

¹ Esther, I, 6.

² Esther, I, 6 : *rišpat bahat vâšês vedar vesôhâret*. — *Rișpâh* signifie *pavimentum*, un pavement en pierre. Le sens de quelques-uns des mots suivants n'est pas facile à déterminer avec certitude. — *Bahat* signifie peut-être l'albâtre — *Šês* est le nom du marbre — *Dar* signifie « perle » en arabe et en éthiopien, et désigne peut-être une pierre couleur de perle. — *Sôhêret* est aussi une pierre indéterminée. — M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 352, dit, d'après certaines versions que les marbres du dallage dont parle le livre d'Esther, I, 6, étaient rouges et verts. Il faut remarquer que la couleur de la plupart des pierres mentionnées ici nous est inconnue et que la traduction qu'on a faite des mots hébreux est purement hypothétique. Les mots *bahat*, *dar* et *sôhêret* ne se lisent que dans cet unique passage de la Bible. De là, la difficulté de savoir quelle en est la véritable signification, comme celle des autres termes qui se trouvent dans le même cas. On ignore même s'ils appartiennent à une langue sémitique ou à une langue aryenne. Saint Jérôme n'a traduit ce passage que par à peu près et il a rendu l'un des termes, comme les Septante, par « marbre de Paros ». Aujourd'hui encore, l'identification du *bahat*, du *dar* et du *sôhêret* est un problème non résolu. Voir A. Socin, H. Zimmern et Fr. Buhl, *Gesenius' Hebräisches Handwörterbuch*, 12^e édit., in-8°, Leipzig, 1895, p. 90, 176 et 532.

³ M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 352, 431.

⁴ Voir aussi M. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, pl. XIV, et XV, p. 354, 358.

⁵ On peut voir dans M^{me} Jane Dieulafoy, *Parysatis*, in-16, Paris, 1890, p. 223-229, une description aussi exacte que vivante de l'*apadâna*.

l'auteur sacré, de telle sorte que désormais, ayant pour guide le plan de M. Dieulafoy, nous pouvons suivre tous les personnages mis en scène, dans leurs mouvements divers, et les voir en quelque sorte de nos yeux allant et venant dans *Šūsān hab-bīrah*¹.

Les lieux étant ainsi déterminés et décrits, il est temps de faire connaissance avec les personnages de cette histoire. Le premier qui se présente à nous est le roi Assuérus.

II.

Assuérus — Xerxès I^{er}.

La détermination exacte du roi de Perse qui épousa Esther est d'une importance capitale pour la fixation de la chronologie de cette histoire, pour le contrôle de nombreux détails et, en général, pour la critique de cette partie de l'Ancien Testament. L'identification de ce roi a été néanmoins jusqu'à nos jours une sorte d'énigme.

Tout le monde sait que le nom d'Assuérus ne se trouve point dans la liste des rois perses, dans la forme où elle nous est parvenue par l'entremise des écrivains grecs. On n'y lit même aucun nom qui puisse se transformer d'une manière facile à expliquer en Assuérus ou 'Aḥāšvêrōš.

Déjà au second siècle avant notre ère, comme on le voit par la plus ancienne traduction de la Bible, celle des Septante, on ne connaissait plus le véritable nom du monarque qui se cachait sous l'appellation hébraïque de 'Aḥāšvêrōš et les auteurs de la version grecque se sont complètement

¹ M. Dieulafoy relève dans de nombreux passages, avec preuves à l'appui, l'exactitude des descriptions topographiques d'Esther, comme nous l'avons dit, note 1, p. 624. Voir, en particulier, *L'Acropole de Suse*, p. 383.

trompés en identifiant ce roi avec Artaxerxès¹. Les commentateurs venus plus tard n'ont pas été plus heureux. Serarius a supposé que c'était Artaxerxès III Ochus (359-338 avant Jésus-Christ); d'après le *Seder Olam*², Vatable, Générard, c'est Cambyse (529-522); d'après Josèphe³, Nicéphore, Cajétan, Bellarmin, Sanchez, etc., c'est Artaxerxès I^{er}, Longuemain (465-425); d'après Annianus, Rabbi Salomon, Aben-Ezra et autres, c'est Darius I^{er}, fils d'Hystaspé (524-485)⁴. Le célèbre commentateur des Écritures, Cornélius a Lapide, a adopté cette dernière opinion et il l'appuie sur six raisons qu'il développe tout au long. L'un de ses derniers éditeurs, M. J. Péronne, a même ajouté, en 1866, à son argumentation quatre raisons nouvelles⁵. Assuérus n'est cependant ni Cambyse, ni Darius, ni Artaxer-

¹ Saint Jérôme, dans sa traduction de la Vulgate, a eu soin de ne faire aucune identification, pour éviter toute erreur, et il s'est contenté de transcrire simplement le nom royal sous la forme Assuérus, dans la partie de ce livre qui nous est parvenue en hébreu; mais dans les fragments d'Esther, x, 4-xvi, qui n'existe qu'en grec, il a conservé le nom d'Artaxerxès qu'il lisait dans l'édition grecque: Esther, xi, 2; xii, 2; xiii, 1; xvi, 1.

² *Chronologia Hebræorum major quæ Seder Olam inscribitur*, in-f^o, Lyon, 1608, p. 31, 36.

³ Josèphe, *Ant. jud.*, XI, vi, 1, édit. Didot, t. 1, p. 416.

⁴ Toutes ces opinions sont énumérées dans Cornélius a Lapide, *Argum. in Esther, Comment. in Script. Sacram*, édit. Vivès, t. iv, Paris, 1866, p. 357-358.

⁵ Cornélius a Lapide, *Argum. in Esther*, p. 358-359. — Pour juger du progrès que les études historiques ont fait faire à l'exégèse du livre d'Esther, il suffit de lire ce passage du commentaire de Cornelius sur le ̣ 1 du ch. 1 d'Esther, p. 361: « Assuérus, dit-il, erat nomen commune regum Medorum, Artaxerxes vero Persarum. Adde persice hæc tria nomina Darius, Xerxes, Artaxerxes fere idem significare. » Autant de mots, autant d'erreurs, dont le commentateur n'est pas d'ailleurs responsable, car elles sont dues à l'ignorance de son temps. On s'explique moins aisément que ces erreurs aient pu être répétées, en 1879, par un nouveau commentateur d'Esther. Gillet, *Tobie, Judith et Esther*, in-8^o, Paris, 1879, p. 132.